

Sarah Kofman et Jacques Derrida. Croisements, écarts, différences de Ginette Michaud et Isabelle Ullern

Isabelle Décarie

Number 266, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89854ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Décarie, I. (2018). Review of [*Sarah Kofman et Jacques Derrida. Croisements, écarts, différences* de Ginette Michaud et Isabelle Ullern]. *Spirale*, (266), 88–89.

L'ENFANCE DE LA PHILOSOPHIE

Par Isabelle Décarie

SARAH KOFMAN ET JACQUES DERRIDA. CROISEMENTS, ÉCARTS, DIFFÉRENCES

de Ginette Michaud et Isabelle Ullern

Hermann Éditeurs, collection « Le Bel Aujourd'hui », 2018, 384 p.

« *Sous le signe des voix croisées* », Ginette Michaud et Isabelle Ullern analysent les rapports amicaux et philosophiques qu'entretenaient Sarah Kofman et Jacques Derrida. Tout commence avec une première lettre de Sarah Kofman à Jacques Derrida en 1968 dans laquelle elle lui parle du vif intérêt qu'elle a ressenti à la lecture de *La voix et le phénomène* et de *L'écriture et la différence* (qu'elle orthographe « différançe »). Elle lui demande d'être son directeur de thèse (demande à laquelle il ne pourra satisfaire, n'ayant pas les titres à cette époque), puis elle se permet quelques remarques critiques sur la lecture que Derrida fait de Platon.

Ce résumé trop rapide ne rend pas justice à la lettre, mais il laisse voir, dès les premières lignes de cette amitié hors du commun, l'audace qui fera de Sarah Kofman une philosophe originale encore trop peu étudiée. C'est aussi cette insolence enfantine qu'on peut voir dans le sourire qui illumine presque toutes les photographies qui accompagnent l'ouvrage. Celle où elle se trouve dans son bureau, en 1980, est particulièrement évocatrice : c'est la photographie « classique » de l'intellectuel à sa table. Occupée par les papiers et les piles de livres, devant sa grande bibliothèque, son sourire malicieux, souligné par sa main sous le menton (et comment ne pas penser, avec Ginette Michaud, au sourire de sainte Anne, « à l'image, masque trompeur entre tous, de la Sainte Anne de Léonard de Vinci et à la fascination qu'elle exercera sur l'œuvre entière de Sarah Kofman du premier au dernier livre » ?), fait voler en éclats tout ce qu'il peut y avoir de convenu dans cette iconographie codifiée, comme ce sera aussi le cas dans

son approche détonante de la philosophie par le biais de questions singulières, comme celles qui sont soulevées dans son livre *Pourquoi rit-on ?* Si le rire la captive, c'est très certainement parce qu'il peut mener de la joie aux larmes, et ressemble ainsi à un « *Janus double face* », figure même de l'ambiguïté si chère à la philosophe. On pense alors au titre d'un des articles de Sarah Kofman (« *Un battu imbattable : Larmes de clown, Victor Sjöström* »), qui condense cette idée et qu'elle dédicace ainsi à Jacques et à Marguerite Derrida : « *Pour Marguerite et pour Jacques, cette histoire de clown auquel je crois m'être identifiée quelque peu...* » Le rire sera donc toujours présent, même à travers les larmes, pour permettre de « *s'en sortir* », encore. C'est sans doute là le seul point irréfutable sur lequel les deux philosophes se seront entendus, « *cette question de la survivance, si profondément associée à la fois à Nietzsche et à Blanchot* », tel que le rappelle encore Ginette Michaud, une survivance entièrement liée à une affirmation de la vie, à un « oui » de la déconstruction.

Écarts d'amitié

Issu d'une lecture qui a eu lieu lors du second colloque international sur les travaux de Kofman, cet ouvrage commence par deux essais dans lesquels les auteures interrogent un certain manque de réciprocité dans les références de Derrida, mais analysent aussi les critiques que Kofman formule à l'endroit du travail du philosophe, tout en tenant compte d'une amitié parfois houleuse dont la correspondance, qui s'étend sur près de vingt-cinq ans, témoigne. Cet ouvrage nécessaire défriche le terrain

pour un travail important qui reste encore à faire sur l'œuvre de Sarah Kofman comme philosophe à part entière, mais aussi comme intellectuelle de premier plan qui aura fondé, avec Derrida, Lacoue-Labarthe et Nancy, la collection « La philosophie en effet » chez Galilée. Les auteures montrent bien, en mettant en lumière leurs écarts philosophiques, que Derrida et Kofman, tout en travaillant sur les mêmes questions (la femme, le babélisme des langues et la traduction, la représentation et l'imitation, la métaphore, l'écriture autobiographique) et auteurs (Nietzsche, Platon), ont souvent eu une approche divergente. De manière tout à fait intéressante, Ginette Michaud explique comment les lectures que Kofman effectue par exemple sur le corpus derridien font preuve d'une « *clairvoyance* » (Kofman écrit sur Derrida dès 1973), d'une audace et d'une « *hardiesse où se mêlent courage et impudence* ». On peut alors penser que si l'œuvre de Sarah Kofman n'a pas eu la même fortune critique, c'est sans doute parce qu'elle aura été considérée pendant longtemps comme une simple disciple ou, pire, dit-elle, comme une élève de Derrida (les auteures citent toutes deux la même entrevue dans laquelle Kofman explique qu'elle n'avait que quatre ans de différence avec Derrida et qu'il n'était pas le maître ni elle la disciple). Si Kofman fut la première des deux à se pencher sur les travaux de son ami en 1983 avec un livre, *Lectures de Derrida*, il faudra attendre sa mort pour que Derrida publie à son tour une étude sur son œuvre (et non plus une simple référence placée en note de bas de page ou un clin d'œil, selon l'expression que Ginette Michaud utilise) sous la forme d'un article.

Gage poétique

Cet article sera une oraison funèbre à la mémoire de son amie, qui n'a pas de titre, indice flagrant pour Isabelle Ullern d'une « *résistance du texte derridien au texte kofmanien* ». Mais l'omission la plus troublante de Derrida touche sans doute à *Rue Ordener, rue Labat*, le dernier livre que Sarah Kofman a publié en 1994 avant de se donner la mort. Dans ce récit autobiographique poignant, la philosophe raconte son enfance pendant la guerre, la déportation puis la mort de son père à Auschwitz, ainsi que sa survie grâce à une femme qui l'aura cachée. Ginette Michaud qualifie ce silence d'« *assourdissant* » quand on sait que la même année, Derrida commente longuement le récit de Maurice Blanchot, *L'instant de ma mort* (publié dans *Demeure – Maurice Blanchot*), alors que ces deux histoires testamentaires se recourent de plus d'une façon. Si, pour Isabelle Ullern, l'hommage qu'offre Derrida arrive trop tard, sachant que pour Kofman l'amitié « *éclate par la vie même que le texte redouble, amplifie, amphibologise de façon vitale* » car « *ainsi que ses lettres en témoignent, la protestation et l'attente de Sarah Kofman à l'égard de l'ami demandent que l'amitié soit d'abord vécue anthume plutôt que posthume* », Ginette Michaud montre pour sa part – et c'est sans doute là l'originalité de ces essais : le fil de lecture des deux auteures est multiple et singulier – que, dans son oraison funèbre, Derrida, d'une certaine façon, paye sa dette et demande pardon à Kofman, avec tout ce que ces expressions recèlent d'ambiguïté. Derrida reprend une scène que Kofman commente longuement dans son dernier article posthume sur le tableau de Rembrandt, *La leçon d'anatomie du Docteur Nicolaes Tulp*. Le philosophe invente alors un mot pour désigner l'entrelacement entre le cadavre, le corps et le corpus, et ce mot, il le met au féminin et l'offre à Sarah Kofman : c'est « *la corpse* ». Ginette Michaud révèle comment cette création, qui traverse les langues et les genres (une déclinaison – corps, corpus, *corpse* – qui suit de près les nombreux verbières et listes de syntagmes associatifs que Sarah aimait égrener dans ses lettres à Derrida) et maintient l'entre-deux entre vie et mort, est sans doute le plus beau des (par)dons : « *La corpse est donc plus et autre chose qu'un mot : elle viendrait [...], tel un gage poétique, marquer le point de réconciliation entre les deux amis, le point abolissant tous leurs différends.* »

Un texte vivant

Mais, en guise de point final, Ginette Michaud propose encore « *un tout petit point de discorde* » et donne le dernier mot à Kofman. Celle-ci remarque, dans son essai sur *Explosion I*, que Derrida ne note pas que, dans *Le gai savoir* de Nietzsche, le titre du paragraphe 324, *In media vita*, fait référence à une prière chrétienne, ni qu'il s'agit d'un sous-titre possible à *Ecce Homo*. « *Derrida*, poursuit Sarah Kofman, *trouve donc ce titre plutôt énigmatique et le traduit seulement par "au milieu de la vie". "Au cœur de la vie me paraît plutôt s'imposer", conclut-elle* ». Étonnamment, Isabelle Ullern termine aussi son essai exactement sur la même question et cite le même passage d'*Explosion I*. Cette expression, « *au cœur de la vie* », importante pour les deux auteures, pourrait aussi décrire la situation singulière des lettres solitaires de Sarah Kofman qui se trouvent logées au milieu de l'ouvrage, après les essais, mais avant les repères biographiques et les « *Souvenirs d'archives* ». Notons que les ayants droit de Jacques Derrida n'ont pas accepté que soient publiées les lettres du philosophe dans le livre (autre silence), mais un très bon travail d'édition critique a été fait par les auteures pour contextualiser les lettres, sans compter que Ginette Michaud parvient à déjouer l'absence de Derrida en citant quelques-unes de ses réponses. Ce choix éditorial original (placer les lettres au milieu et non à la fin, après les biographèmes, qui aident à mieux comprendre les lettres) me donne envie d'échanger, par association, l'expression *in media vita* pour *in media liber*, sachant que, on s'en rappelle, ce *liber* qui nous a donné le mot « *livre* » a déjà voulu dire « *partie vivante de l'écorce* ». Les deux auteures placent donc au cœur de leur livre, dans la partie la plus doublement vive, la parole de Sarah Kofman, la faisant vivre-revivre à chaque lecture.

L'idée d'un « *tissu-texte vivant* » est bien présente dans les travaux de la philosophe, tout particulièrement dans sa manière originale d'investir le corpus des auteurs qu'elle commente, dans un mimétisme semillant et surprenant qui peut parfois donner le vertige. Kofman, rappelle Isabelle Ullern, « *nommait le "risque" de "son écriture mimétique", qui contraint à une "désappropriation" permanente et peut conduire à la "folie"* ». Si son approche a déjà pu lui causer des

torts (sa candidature pour devenir maître de conférences sera plusieurs fois rejetée à cause d'un supposé rapport délirant aux auteurs), il paraît évident aujourd'hui que ses lectures géniales, tirant leur puissance de certains détails qu'elle fait travailler par associations inédites, méritent toute notre attention. Celle qui avait l'habitude d'écrire deux livres en même temps s'investit de manière biographique dans ses textes (elle écrit, par exemple, dans *Explosion II* sur l'auteur du *Gai savoir* : « *Mais aura-t-on bien compris Nietzsche ? Tout au long de ce travail qui l'a suivi pas à pas, on l'aura, en tout cas, aimé [...]* »), dans lesquels elle crée une « *texture scripturaire de la réflexivité (qu'elle appelle aussi "texte psychique" ou "vie comme texte")* ». Selon Isabelle Ullern, « *c'est dans ce registre exacerbé de la question narcissique que Sarah Kofman se démarque le plus de Jacques Derrida, déconcertant les traditions cartésiennes et phénoménologiques parce qu'elle explore de façon inhabituelle ce que, en philosophie, on voit plutôt posé en termes ontologiques (question de l'être) ou éthiques (le "je" responsable de l'autre, devant l'autre)* ». Cette problématique est étroitement liée à une approche de la philosophie depuis le biais du vivant et de l'animé, d'une « *survie autobiographique* » souverainement nietzschéenne qui se trouve du côté du « *cœur aimant de la vie* ». Si la déconstruction « *est une histoire d'amour acceptée, jouée nécessairement dans l'écriture comme vie* » (Isabelle Ullern), alors la philosophie telle que Kofman l'envisage est une enfant survivante qui palpète à toutes les pages qu'elle noircit. Une lettre touchante que Kofman adresse à Derrida, citée à la fois par les deux lectrices, scelle, pour finir, cette amitié philosophique dans le rire de l'enfance : « *Je te vois sourire et rire, ce rire que tu aimes tant et que j'aime en toi : c'est pourquoi, tu l'as peut-être remarqué, je te raconte toujours des histoires juives, ou pas, pour te faire éclater de rire, pour voir l'enfant éclater en toi. J'ai aimé que tu t'aimes enfant, et c'est parce que tu es tel que j'ai toujours cru que je pouvais tout te dire sans t'offenser même si c'est parfois si difficile de te parler. Moi aussi je suis enfant et aime rire et aime être aimée.* » ■